

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 10 AOUT, 1871.

RÉFORME ELECTORALE.

La Chambre des Communes vient de passer une loi électorale d'un radicalisme étonnant, quand on songe que c'est la vieille et aristocratique Angleterre qui va s'en appliquer les résultats. Cette loi, d'un mécanisme fort compliqué, qui touche à tout et s'occupe de tout, a pour traits principaux l'abolition des jours de nomination, et l'établissement du scrutin secret dans la votation. Nous ne parlerons pas aujourd'hui du scrutin secret. Non pas que nous soyons désireux d'éviter cette question et de cacher notre opinion sur ce point: nous n'avons pas de ces craintes puériles. Dans de prochains numéros, nous traiterons longuement le sujet en faisant connaître par analyse les débats magnifiques qui ont eu lieu aux Communes et qui rappellent les plus beaux jours de l'éloquence parlementaire.

Nous ne voulons aujourd'hui parler que du jour de la nomination, dont Mère Britannia vient de faire litière. C'est une institution chérie dont nous tenons à faire l'éloge ou l'oraison funèbre avant qu'on lui donne le coup de mort dans notre trop radical Canada.

Nous aurons un regret mortel de voir disparaître ici le jour de la nomination. La nomination! que de souvenirs politiques cette cérémonie évoque! C'est là que les grands hommes se montrent, que les électeurs s'instruisent, que le peuple apprend à devenir meilleur. Il faut que l'Angleterre en soit rendue au dernier degré du crétinisme pour avoir décrété de mort une formalité aussi essentiellement nationale. Si nous avions voix au chapitre, si nous étions membre d'un Parlement quelconque, nous dirions à nos collègues, nous dirions au pays, nous crierions à l'univers tout entier: "n'anéantissez pas, démolisseurs pervers, le jour de la nomination, qui est le plus beau jour de la vie du peuple-électeur. Ce serait un sacrilège. Ne portez vos mains sur cette arche sainte, sur ce palladium de la liberté des *engueuleurs* et des *boxeurs*." Cette cérémonie de la nomination est belle, sublime, et ne peut être appréciée dans toute sa légitime grandeur qu'en la comparant, qu'en la mettant côte à côte avec l'institution séculaire et si respectable des batailles de coqs. Les deux institutions ont dû naître le même jour. Elles portent le cachet d'une parenté toute naturelle. Dans leur fonctionnement, similitude parfaite. Tous deux, coqs et candidats, sont parqués dans le même enclos. Ils sont entourés des mêmes amis, animés des mêmes intentions, juges en *coquasserie* et en *engueulement* électoral. Les candidats et leurs amis ont un avantage sur leurs collègues, messieurs de la gent *coque*: ils ont à leur tête comme président de la farce un grand-maitre des cérémonies, qu'on appelle officier-rapporteur et qui a pour mission d'être aussi grave que l'âne portant des reliques. Le coq à Pierre et le candidat de Jacques ont, parmi la foule des spectateurs, des partisans zélés et grands amis du *fair play*, qui surveillent avec un intérêt plein d'angoisse les moindres apprêts du combat. Si l'on met à la patte du coq à Nicholas un éperon plus long ou plus perçant qu'au coq à Pierre, si l'on donne au candidat de Titoin un quart d'heure de plus qu'au candidat de Jacques, l'harmonie est rompue, de vives réclamations se font énergiquement jour et de fraternels coups de poing s'échangent entre les soutiens des coqs et des candidats. Enfin, le calme se rétablit; l'heure solennelle va sonner. Coqs et candidats en viennent aux mains, aux éperons. Ici, la délicatesse de notre conscience nous fait un scrupuleux devoir d'ouvrir une parenthèse pour apprendre à nos lecteurs que *durant l'opération*, la comparaison cesse d'être aussi juste. Les coqs se battent ensemble et en même temps; les candidats se battent ensemble, mais l'un après l'autre. Ce n'est qu'un détail. Au reste, il arrive souvent qu'après la bataille des candidats, quelques-uns des électeurs se chargent d'opérer ou de reprendre la justesse de la comparaison.

On connaît les incidents comme la conséquence de la bataille des candidats. Maître A. prouve à ses partisans que maître B., qui a l'audace de briguer les suffrages des électeurs, n'est qu'un scélérat; maître B., en réponse, a peu de peine à démontrer que si son adversaire n'est pas pendu, c'est parce qu'il n'y a plus de corde assez forte. Quelquefois, — c'est l'exception, — on parle de politique; mais c'est pour la majorité, les gens respectables et paisibles. Or, ces gens là ne comptent pas le jour de la nomination. Ils feraient mieux de rester chez eux: la place est aux batailleurs de coqs, aux crieurs et aux tapageurs. Dans le dénouement, les coqs reprennent leurs droits et la ressemblance se rétablit. On se taloche, on se cogne, on précipite à bas les orateurs qui restent sur la tribune, ou on la défait, ce qui est plus simple. Un moyen encore plus expéditif, c'est de démolir le *husting* avant que

les orateurs parlent. Mais cette pratique est peu prudente et peu politique: on enlève à la nomination l'honneur de compter à côté des batailles de coqs. "I *jase ben, not candidat*:" quand les partisans de A. et de B. peuvent dire cela, la nomination a eu un succès complet.

Il est possible que la peinture soit chargée; d'autres peuvent la trouver trop exacte. Il est encore possible que les candidats passés, présents et futurs, la considèrent peu respectueuse et s'en fâchent. Ce sera signe que nous aurons frappé juste.

Cette formalité a fait son temps ici, et il faut l'abolir. Au jour de la nomination, toutes les opinions sont formées. Quelle que soit la force des orateurs, il ne s'opère pas un seul changement d'opinion. Les électeurs, travaillés depuis des semaines, des mois, y viennent pour s'amuser et se compter, quand ils n'y viennent pas pour quelque chose de pire. Indépendamment de l'inutilité politique, la nomination a encore l'immense désavantage d'être un danger pour le bon ordre, pour les mœurs, et une cause de ruine pour les candidats. Les candidats impopulaires peuvent y trouver et y ont souvent trouvé un puissant engin de corruption. Rien ne justifie le maintien de cette moquerie électorale. Son abolition est le couronnement indispensable des deux réformes réclamées par le pays et dont nous parlions dans notre avant-dernier numéro: une loi plus sévère pour atteindre la corruption électorale, les contestations d'élection soumise aux tribunaux réguliers, et plus de nomination. La mise en candidature se fera, comme en Angleterre, par plusieurs électeurs, dûment qualifiés, en nombre plus ou moins grand, qui déposeront chez l'officier-rapporteur, à un jour et à des heures donnés, les noms des candidats qu'ils veulent voir représenter leur collège électoral. C'est un mode simple, peu coûteux, et qui fera disparaître une foule de désordres.

J. A. MOUSSEAU.

L'HON. M. A. GIRARD.

Le *Manitoban* répond ainsi aux accusations injurieuses et aux mensonges dont l'Hon. M. Girard a été l'objet de la part de correspondants qui cachent leur nom:

L'Ordre dit: "Un distingué ami de ce journal nous écrit de Manitoba en date du 20 mai:

La première session de notre premier parlement s'est terminée il y a environ deux semaines. Nos législateurs ont accompli leurs travaux assez bien pour des débutants; car il est à remarquer que parmi les vingt-quatre députés, il n'y en avait pas un seul qui eût déjà formé partie d'une législature quelconque. Les quatre ministres responsables débutaient également comme les autres.

"En conscience, on ne pourrait dire que ces derniers ont fait des merveilles. Si au moins ils s'étaient entendus entre eux, on aurait pu, dans ce cas, sauver les apparences. Mais non, ils ont été en désaccord, la moitié du temps de la session. Pour ne rien dire de plus, c'était très-peu édifiant. Ils n'ont la confiance ni de la chambre ni du pays. Les députés, cependant, n'ont pas vu là une raison suffisante pour changer de ministère, et c'est leur affaire.

"Il est complètement faux que les difficultés entre le Cabinet et la Chambre se soient aplanies à la fin de la session, ainsi que l'a dit le *Manitoban*. Je reviendrai sur ce sujet plus longuement. Qu'il me suffise de dire maintenant que M. Girard est généralement détesté d'un bout à l'autre du pays, au moins par les Métis. Les Anglais l'aimaient assez. Il semblerait que le cher homme ne l'a pas volé."

L'auteur de l'article qui vient de paraître dans l'Ordre peut être un ami distingué de ce journal, mais chacun se distingue à sa façon. Le Baron Murchausen s'est distingué et se distingue encore, mais il n'est pas le seul, et nous sommes enclins à croire que notre ami de l'Ordre doit avoir quelque lien de parenté avec le Baron. L'ensemble de cet article est entièrement faux, mais le but en est évident et se trouve clairement énoncé dans quelques lignes à l'adresse de M. Girard. Nous aimerions à connaître celui, qui dans sa folle ambition, espère supplanter le trésorier de la province. Peut-être écrira-t-il pour nous divulguer son nom. Mais en attendant, nous pouvons lui dire qu'il a avancé, de la manière la plus malicieuse et la plus mensongère, que M. Girard était détesté dans toute la province, ce que tout homme sait être faux. Car s'il est un homme qui a su mériter l'estime générale de toute la population, c'est bien M. Girard.

Un mot maintenant, à propos de ces sortes de correspondances. Nous avons l'espoir que c'en était fait de tous ces mensonges, mais il n'en est rien.

Comment se fait-il que Manitoba soit la seule province où les mécontents et les faiseurs de projets soient obligés d'aller dans les autres provinces pour y exposer leurs griefs et travailler à l'exécution de leurs projets? Québec et Ontario ne nous ennuient-elles pas assez avec leurs plaintes au sujet des fautes de P. J. O. Chauveau, de John S. MacDonald et de leurs cabinets? Faut-il répandre par toute la Puissance des murmures, des accusations et des mensonges? Ne pouvons-nous pas, à l'exemple des autres provinces, discuter chez nous nos propres affaires?

Si un homme commet une faute à Winnipeg, pourquoi faut-il la faire connaître à Québec, à Montréal et à Toronto, au lieu de l'exposer au premier endroit? Au moins, si, pour l'avantage de la province, ces amis distingués avaient la complaisance de donner leurs noms. Le feront-ils?

Depuis que ce qui précède a paru, la *Minerve* a publié un éclatant témoignage de confiance et d'estime donné par les Métis de la Rivière-Rouge à M. Girard, sous forme d'adresse reçue de Manitoba et à laquelle ce monsieur a répondu par la malle. Les amis de M. Girard, et ils sont nombreux, liront avec plaisir ces deux documents que voici:

{ St. Boniface, Manitoba,
12 Juillet 1871.
A l'Honorable M. A. GIRARD, M.P.P., St. Boniface.

Monsieur,

Nous soussignés, voteurs de St. Boniface et autres, avons vu avec peine un paragraphe d'un certain journal, appelé l'Ordre, dans lequel on lit "que vous êtes détesté d'un bout de la Province à l'autre, particulièrement par les Métis."

Nous, Monsieur, voteurs de St. Boniface et autres, nous nous ressentons vraiment honorés de vous avoir comme représentant dans la Législature, et nous nous disons reconnaissants pour la manière digne et franche avec laquelle vous nous avez représentés, et pour tout le bien que vous avez fait pour nous. Nous pouvons vous assurer en ce jour, Monsieur, que votre nom est honoré et respecté d'un bout de la Province à l'autre par la population métisse et que ces indécentes calomnies et ces fausses accusations ne peuvent être faites que pour servir des plans de vengeance ou d'ambition.

Nous regrettons que votre départ précipité nous ait empêché de vous présenter cette adresse à vous personnellement.

Nous espérons que vous aurez un plaisant voyage, et que pendant votre absence, vous jouirez des bienfaits d'une excellente santé, et que nous aurons bientôt le bonheur de vous souhaiter la bienvenue au milieu de nous, et que vous vivrez longtemps pour jour de la confiance et de l'estime non-seulement de nous, mais de tous les Métis de Manitoba.

Louis Thibault,	Moïse Racette,	Vital Turcotte,
Louis Deschambault,	André Gaudry, jr.,	Joseph Bérard,
J.-Bte. Daunais,	A. Beauchemin, M.	Jean Flamand,
Onésime Monchamp,	P.P., St. Vital,	J.-Bte. St. Arnaud,
Frs. Gingrès, J. P.,	Joseph Martel,	J. Louis Laderoute,
Daniel Carrière,	Basile Ladouceur,	J.-Bte. Boucher,
Mathias Normand,	Francis Flamand,	Hilaire Boucher,
Prosper Ducharme,	Louis Pontbriand,	Duncan McDougall,
Narcisse Marion, J.P.	Magloire Morin,	P. Lavallée,
Alonzo Pierpont,	Daniel Bérard,	P. Martin Lavallée, Sr.
Gabriel Fisher,	Louis Galarneau,	P. Martin Lavallée, fils.
Boniface Delorme,	Edouard Flémont,	Norbert Deslauriers,
Roger Marion,	François Carrière,	Jean L'Espérance,
Brian Devlin,	Isidore Gaudry,	Frs.-Xavier Pagé,
André Gaudry, Sr.,	Gaspard Racette,	Alexandre Pagé,
Norman Marion,	John Bruce, J.P.,	Isaïe Marchand,
Daniel Devlin,	Ls. Schmidt, M.P.P.,	Maxime Lépine, J.P.,
Wm. Devlin,	St. Boniface-Ouest,	Phil. Laderoute, père,
Emile Bouvette,	J.-Bte. Laderoute,	Jonas Ducharme,
Augustin Racette, Sr.,	Octave Allard,	André L'Espérance,
Nicolas Moutard, J.P.,	Henri Godard,	Antoine Chapdelaine,
Wm. Boyer,	P. Bérard,	Elzéar Lagimonière,
Augustin Racette, jr.,	Ambroise Bérard,	Alexandre Pagé, fils,
Joseph Marion,	Michel Dumas,	Phil. Laderoute, fils,

Plus 50 autres noms.

A Messieurs Louis Thibault, André Beauchemin, Louis Schmidt et autres.

Messieurs,

Vous me faites un bien sensible plaisir. Comment vous exprimer maintenant ma reconnaissance? Les liens qui m'unissent à vous et à votre cause étaient déjà forts, mais vous les redoublez par la bonne appréciation que vous faites des quelques services que j'ai pu vous rendre.

J'espère que je serai bientôt au milieu de vous et que je continuerai à agir de manière à jouir de la confiance et de l'estime de tous les Métis de Manitoba. J'ai hâte déjà de revoir votre beau ciel et de faire ma part dans tout ce qui peut contribuer à votre bonheur et au bonheur de mon pays d'adoption.

M. A. GIRARD.

Varennes, 1er août 1871.

—Nous attirons tout spécialement l'attention sur une lettre adressée par Mme. la Supérieure et autres Sœurs marquantes de l'Hôpital de Charité des Sœurs Grises de cette ville, à MM. S. B. Scott & Cie., au sujet du Moulin à Coudre de Wheeler & Wilson, et que nous publions dans une autre colonne. Des témoignages venant d'une telle source, basés sur une expérience de seize années, ne peuvent manquer de convaincre; et dans le moment actuel, où il y a une telle surabondance de Moulins à coudre—bons, mauvais et indifférents—de si honorables attestations doivent être d'une grande valeur pour le public. Nous apprenons que la Compagnie des Moulins à coudre de Wheeler & Wilson produit actuellement près de quatre cents moulins par jour, et ce nombre ne suffit cependant pas pour satisfaire à toutes les demandes. 2-31b

ROCHEFORT ET ROSSIGNOL.

LETTRES D'UN PARISIEN À UN ABSENT.—Le Rochefort que j'ai connu à mon arrivée à Paris, était un brave garçon, d'humeur assez mélancolique, vivant modestement avec son père, à un quatrième étage de la rue des Deux-Boules, et se donnant beaucoup de mal pour gagner le pain de la maison. Un petit emploi à l'Hôtel-de-Ville, quelques articles au *Charivari*, qu'on lui payait six liards la ligne, et qui, franchement, ne valaient pas plus, de temps en temps, un lever de rideau chez Plunkett ou chez Cogniard, tout cela lui composait une demi-vie tranquille et grise, qui ressemblait à sa littérature, mais n'allait guère avec cette physionomie si excentrique, cette lèvre mince et rageuse, ce grand front ravagé, cette tête à migraine, pâle, tourmentée, nerveuse, qui faisait alors sa seule originalité.

Ce que j'aimais dans ce Rochefort-là, c'était une certaine cranerie d'allures, son goût très-vif pour les vers, pour les tableaux, et par dessus tout, cette science de Paris, cette expérience du boulevard qu'il avait déjà au plus haut point, comme un fils de vaudevilliste, élève à Charlemagne et au café du Cirque. A part cela, rien de saillant; de l'esprit sans excès, la régularité du travail, des mœurs d'employé, et pas d'autre ambition que de voir souvent son nom sur l'affiche, en société de Clairville ou de Siraudin. Tel était le Rochefort de 1860; l'autre, celui de la *Lanterne*, ne vint que plus tard, et c'est à Rossignol que nous le devons.

Ce Rossignol était un employé de la ville, qu'on rencontrait partout, aux premières, aux enterrements, et qui vous demandait toujours d'un air affairé: "Est-ce que vous avez vu Rochefort?" passait sa vie à le suivre, à le manquer, à l'attendre, allait lui chercher ses voitures, portait sa copie aux journaux, répétait ses mots, imitait ses gestes, et avait fini par se découper dans son ombre une espèce de personnalité. Le type est assez fréquent sur le boulevard. Tous les gens un peu en lumière traînent après eux leur Rossignol. Cela tient le milieu entre le confident et le domestique, nécessite un caractère égal, des instincts de comparse et aussi de la fortune, car le métier est absorbant et peu rétribué,—parfois même il y a des frais.... Par